

ques châteaux; et l'imagination la moins vive se peint toujours le bonheur à côté de cette riante simplicité. Les Espagnols sont presque tous dans l'usage de passer la saison brûlante à la campagne. Ils n'ont pas cherché à embellir un pays qui n'avoit pas besoin d'art: une maison propre et spacieuse, bâtie sur le bord de l'eau, avec des bains très-commodes, d'ailleurs sans avenues, sans jardins, mais ombragée de quelques arbres fruitiers, voilà la demeure des citoyens les plus riches; et ce seroit un des lieux de la terre les plus agréables à habiter, si un gouvernement plus modéré, et quelques préjugés de moins, assuroient davantage la liberté civile de chaque habitant. «

Avant de quitter ces parages, il faut observer que la Pérouse vendit, pour dix mille piastres, environ mille peaux de loutre de mer dont il avoit traité sur la côte d'Amérique. Cet argent, ainsi qu'il avoit été arrêté dès le principe entre les officiers et les savans de l'expédition, fut partagé sur-le-champ entre les matelots des deux équipages. L'anglois Dixon, dans son voyage, ose accuser les commandans françois d'avoir eu des vues mercantiles pour leur propre compte. Combien il rougira quand il lira ce passage du journal de la Pérouse, lequel n'a fait cette opération que par les ordres précis du gouvernement, et pour acquérir quelques données sur le commerce des pelleteries dans cette partie du monde.

Ici finit le second volume de l'ouvrage, ce qui n'est qu'une pure division typographique.